

Faust et L'Europe¹

Lorsqu'on parle d'Europe au Château de Coppet, il est difficile de ne pas citer Mme de Staël, et ce passage de son ouvrage *De l'Allemagne*, dont l'idéalisme peut aujourd'hui nous paraître excessif – mais l'idéalisme n'est jamais excessif. Voici ce texte :

« Enfin il reste une chose vraiment belle et morale, dont l'ignorance et la frivolité ne peuvent jouir ; c'est l'association de tous les hommes qui pensent d'un bout de l'Europe à l'autre. Souvent ils n'ont entre eux aucune relation ; ils sont dispersés souvent à de grandes distances l'un de l'autre ; mais quand ils se rencontrent, un mot suffit pour qu'ils se reconnaissent. Ce n'est pas telle religion, telle opinion, tel genre d'étude, c'est le culte de la vérité qui les réunit. Tantôt, comme les mineurs, ils creusent jusqu'au fond de la terre pour pénétrer au sein de l'éternelle nuit les mystères du monde ténébreux ; tantôt ils s'élèvent au sommet du Chimborazo pour découvrir au point le plus élevé du globe quelques phénomènes inconnus ; tantôt ils étudient les langues de l'Orient pour y chercher l'histoire primitive de l'homme ; tantôt ils

¹ Conférence prononcée à Coppet, le 24 mai 2007.

vont à Jérusalem pour faire sortir des ruines saintes une étincelle qui ranime la religion et la poésie, enfin ils sont vraiment le peuple de Dieu ces hommes qui ne désespèrent pas encore de la race de l'espèce humaine et veulent lui conserver l'empire de la pensée². »

Mme de Staël place donc l'Europe sous le signe de la recherche et même du « culte » de la « vérité ». Une vérité à la fois scientifique, poétique et religieuse, exigeant une quête perpétuelle, dans le temps et dans l'espace. Or qui, mieux que Faust, peut symboliser l'aventurier de la pensée, l'intrépide explorateur du monde physique et spirituel ? Faust n'est point nommé dans ce texte, mais sa présence est parmi nous...

Pourtant, même si cela peut nous paraître aujourd'hui surprenant, lorsqu'elle rendit compte du premier *Faust* de Goethe (toujours dans *De l'Allemagne*) Mme de Staël ne vit guère dans ce personnage un conquérant de l'esprit, pas même un conquérant dévoyé, qui aurait pactisé avec Méphisto pour transgresser les limites humaines. Non, elle n'y vit qu'une victime passive des machinations du Diable. Faust, écrit-elle, « rassemble dans son caractère toutes les faiblesses de l'humanité »³. C'est donc pour elle un héros négatif. Disons même que ce n'est pas un héros du tout : celui qui succombe à la tentation du mal ne saurait être, à ses yeux, un véritable Européen, puisque ce dernier fait partie du « peuple de Dieu » ; puisque la vérité qu'il recherche est pure, et que ses élans d'explorateur sont des élans vers le Bien.

² Cf. G. de Staël, *De l'Allemagne*, coll. Garnier-Flammarion, vol. II, pp. 232-233.

³ *Op. cit.*, , vol. I, p. 345.

Mme de Staël ne concevait pas, ou n'admettait pas que la pensée la plus claire comporte sa part d'ombre, que l'approche des divins mystères intensifie la tentation diabolique, et que l'*exploration* du monde par les Européens, comme on le dit et le répète parfois *ad nauseam*, a toujours été liée, peu ou prou, avec une entreprise d'*exploitation*, voire de destruction ; elle n'envisageait pas que l'action humaine, y compris celle des poètes et des savants, puisse avoir une autre fin que la contemplation. Sinon, n'aurait-elle pas reconnu dans le Faust de Goethe, comme nous le faisons si aisément aujourd'hui, peut-être trop aisément, le héros complexe et ambigu de l'Europe ? Elle n'a eu sous les yeux, c'est vrai, que le *Premier Faust*. Eût-elle pu lire le second, tout aurait sans doute changé. Ne doutons pas qu'elle aurait alors vu, dans le personnage de Goethe, le symbole exact de notre civilisation.

*

Mme de Staël, morte avant la parution du *Second Faust*, est venue trop tôt pour identifier l'Europe au jouet consentant de Méphistophélès. Mais nous, ne sommes-nous pas venus trop tard ? Faust, qui a été si longtemps le héros de notre continent spirituel, l'est-il encore aujourd'hui ? L'Europe, d'ailleurs, a-t-elle encore des héros ? Pour qu'elle en ait, il faudrait d'abord qu'elle existe, et pas seulement comme une entité économique ou politique plus ou moins bien définie. Or cette existence spirituelle, culturelle, cette existence de civilisation, n'apparaît plus très certaine. Pour diverses raisons, en ce début de XXI^e siècle, nous avons tendance à penser, *en Europe*, que l'Europe

n'existe plus, ou plus guère. Au gré de nos fantasmes divers et contradictoires, nous la considérons comme vassalisée par l'Amérique ou infiltrée par l'islam. De toute manière, c'est l'idée même de civilisation qui nous est devenue contraire, ou suspecte.

Pour éloigner le spectre du décrié mais redoutable « choc des civilisations », nous faisons profil bas, ou du moins profil indéchiffrable à force de subtilité. L'Europe, nous la définissons alors comme l'indéfinissable même. Nous en faisons un synonyme d'ouverture infinie, d'accueil sans réserve à la différence, à la diversité, à l'Autre, à tous les autres⁴. L'identité de l'Europe serait de n'en point avoir, et d'offrir à toutes les identités du monde son hospitalité. On se rappelle le « petit cap du continent asiatique » de Paul Valéry. Mais ce cap était petit par la taille seulement ; il était grand par ses réalisations matérielles et spirituelles. À ce cap-là, Jacques Derrida a récemment opposé ce qu'il appelait l' « autre cap », ou le « cap de l'autre », c'est-à-dire une Europe dont la grandeur résiderait tout entière dans l'ouverture à ce qui n'est pas elle⁵.

Ainsi conçue, l'Europe ne serait plus « faustienne », bien sûr, pas plus qu'elle ne serait grecque, latine ou chrétienne. Dès lors, il faudrait ranger le mythe de Faust au magasin des accessoires périmés. Néanmoins, personne ne croit tout à fait, pas même et surtout pas Jacques Derrida, qu'il en aille vraiment ainsi. Le temps passe, l'Europe change, comme le reste du monde, mais

⁴ Cf. par exemple l'essai de Marc Crépon, *Altérités de l'Europe*, Paris, Galilée, 2006, et particulièrement le dernier chapitre, intitulé « l'Europe, peut-être », pp. 179-205..

⁵ Cf. J. Derrida, *L'autre cap*, Éditions de Minuit, 1991, notamment la p. 33.

une civilisation ne peut pas s'oublier elle-même du jour au lendemain. Et je voudrais suggérer ici qu'il n'est pas absurde, ni tout à fait dépourvu de pertinence, de confronter l'Europe d'*aujourd'hui* au mythe et au mystère de Faust.

*

Comment le définir, ce fameux personnage, réel puis mythique, pris entre Dieu et Diable ? Rien ne le fera mieux que, dans le *Premier Faust* de Goethe, le fameux monologue du savant dans son cabinet d'étude, juste avant que ne lui apparaisse Méphistophélès. Faust médite sur le premier verset de l'Évangile de Jean, « Au commencement était le verbe : *en arx\$-h) o(l ogoj* ». Ou plus exactement, il tente de traduire au plus près ce célèbre verset. Afin de mieux se pénétrer du mot « verbe » (en allemand, « Im Anfang war *das Wort* »), il en propose une autre traduction : « Im Anfang war *der Sinn* », (« Au commencement, était l'esprit », ou « le sens », comme l'écrit Nerval). Puis Faust doute de la justesse de sa conjecture, et la remplace par : « Im Anfang war *die Kraft* », la force. Mais il n'est toujours pas satisfait ; ce n'est pas encore cela. Enfin, s'écrie-t-il, « l'inspiration descend sur moi, et j'écris consolé : *Au commencement était l'action* » (« Im Anfang war *die Tat* »)⁶.

Ce passage est d'une importance capitale, et d'une importance double. D'abord, la volonté de placer l'« action » au commencement de toute chose – mais une action qui soit un

⁶ Cf. J.-W. Goethe, *Faust*, I, v. 1226-1237, traduction de Gérard de Nerval, *Faust*, éd. Garnier-Flammarion, 1964, p. 67.

équivalent du **l o g o j** et de l'esprit, qui procède d'eux, bref, une *action spirituelle* – cette volonté révèle Faust dans ce qu'il a de plus profond, et l'Europe avec lui. Nous le constatons dans la définition même que Mme de Staël proposait des grands Européens, et qui, à cet égard, était décidément faustienne à son insu : les grands Européens sont des explorateurs, des hommes agissants, mais ils explorent et agissent au nom de l'esprit, du **l o g o j** divin.

Plus important encore que cette nouvelle traduction de la formule de saint Jean, proposée par Faust, il faut souligner, au second degré, l'activité même qui se déploie dans ces vers. En effet, ce qui est essentiel ici, c'est d'abord *l'acte de traduire un texte*, fût-il biblique, et surtout biblique. La phrase de saint Jean, Faust ressent le besoin de lui trouver son sens en allemand, et au-delà, de *renouveler* son sens en l'approfondissant. Pour tout dire en un mot, Faust ressent le besoin d'*interpréter* le texte sacré. Le voilà bien, l'homme européen : celui qui reçoit – ou qui prend – *la liberté d'interpréter* les textes mêmes qui le fondent. Ce *choix de l'interprétation* est plus important encore que le *choix d'interprétation* du mot **l o g o j**, car il en est la condition. La décision d'interpréter est plus originelle que le choix de telle ou telle version : ou peut-être faudrait-il dire que l'une est indissociable de l'autre, et que se dessine ici le plus beau et le plus significatif des cercles herméneutiques : interpréter le **l o g o j** comme action, c'est fonder, face au verbe, un comportement actif, une attitude agissante ; c'est légitimer le choix même d'interpréter. Le **l o g o j** se découvre lui-même

comme un *logoj* actif, comme l'agent de sa propre interprétation.

*

Cela suffit déjà, je crois, à définir Faust et l'Europe faustienne – et nous permet au passage de rappeler que le christianisme est au principe de cette attitude interprétative, puisque aussi bien la première phrase de l'Évangile de Jean n'est rien d'autre, elle-même, qu'une réinterprétation du début de la Genèse : « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre », devient : « Au commencement était la parole... ». Après saint Jean, herméneute de la Genèse, voici Faust, herméneute de Saint-Jean.

Oui, tout Faust et tous les Fausts européens s'expliquent à partir de ce seul passage du texte de Goethe. Car toute la richesse mais aussi toute l'ambiguïté de l'homme d'Europe y sont en germe. Désormais, Faust ne va pas se contenter de pousser à l'extrême le geste de saint Jean, il ne va pas se contenter d'interpréter le monde. Il va le transformer aussi, à sa guise et non sans violence. Car si l'on se fait du *logoj* une vision active et transformatrice, on peut avoir la tentation d'en oublier la valeur contemplative et adoratrice. On en vient à croire que tout, absolument tout peut céder à notre puissance de repenser et de recréer le monde. Dans le *Premier Faust*, le héros bafoue l'innocence et la liberté de Marguerite, mettant le *logoj* au service de l'Éros, le transformant en discours de séduction. Dans le *Second Faust*, il tue Philémon et Baucis et détruit leur

maison, parce que rien ni personne ne doit s'opposer à sa rage de bâtisseur et de possesseur. Le *lojoj*, ici, est mis au service du *kratoj*, de la force. Il n'est plus que l'instrument ou le déguisement de la puissance.

Bien sûr, la puissance de transformer le monde concret peut aussi être considérée de manière éminemment positive. C'est ce que fera, dans une perspective hégéliano-marxiste, le philosophe Ernst Bloch, qui va rattacher l'aventure faustienne à la *Phénoménologie de l'esprit*, et voir dans Faust « l'exemple suprême de l'Être utopique », c'est-à-dire l'être capable de changer positivement la condition humaine⁷. Cette vision de Faust n'est d'ailleurs pas absente de l'œuvre de Goethe, puisqu'il fait du personnage un bâtisseur – mais qui tue pour mieux bâtir : n'est-ce pas cela précisément qu'a fait le Faust d'Ernst Bloch, je veux dire le communisme réel ?

Quoi qu'il en soit, les transgressions de la puissance ne peuvent, selon Goethe, qu'être punies, de manière à la fois symbolique et réelle. Voici d'abord le mystérieux épisode d'Hélène de Troie. Faust veut posséder Hélène, la plus belle des

⁷ cf. Ernst Bloch, *Le principe espérance*, trad. fr. Gallimard, 1991, vo. III, p. 116. Heinrich Heine, précédant Ernst Bloch, interprète déjà dans un sens « révolutionnaire » le personnage de Faust. Faust est l'homme qui, se révoltant contre Dieu, se dresse contre l'autorité, ouvrant à l'humanité la possibilité d'une « fraternité politique ». « Le savoir deviendra parole, et la parole se fera action », écrit Heine, ce qui est une manière de fonder la révolution sociale dans la formule goethéenne : « Im Anfang war die Tat » (cf. *De l'Allemagne*, coll. Pluriel, LGF, 1981, p. 192). Cependant Heine, à la différence de Bloch, ne croyait pas inconditionnellement aux lendemains qui chantent, et ne chassa jamais de sa vie et de sa pensée le spectre du « principe désespérance ». Son Faust demeure, à cet égard du moins, fidèle à celui de Goethe.

femmes, et lui faire un enfant. Ce surgissement plutôt surprenant d'une héroïne homérique dans l'aventure de Faust n'a rien d'arbitraire. C'est en réalité une géniale récupération, par Goethe, d'un contresens de la tradition. Le Docteur Faust, ce médecin mi-savant mi-charlatan qui vécut au XVI^e siècle et fut à l'origine du mythe qui porte son nom, a été, de son vivant déjà, assimilé à Simon le Magicien, un gnostique du I^{er} siècle, et que les Actes des Apôtres campent en adversaire résolu du christianisme. Or, à ce Simon le Magicien, on attribuait une maîtresse plus ou moins divinisée par ses soins, et nommée Hélène. Cette Hélène fut confondue par la suite avec l'Hélène de Troie. D'où l'étrange rencontre de Faust et de l'héroïne homérique⁸.

Mais chez Goethe, cette rencontre de hasard va prendre un sens profond, et symboliser la fusion rêvée entre le Nord et le Sud, entre le génie de l'Allemagne et celui de la Grèce⁹. L'union de Faust et d'Hélène a lieu, il en naît un fils nommé Euphorion. Or Euphorion, qui se croit ailé, mais à tort, veut s'envoler et chute dans le précipice. Il meurt. Cet échec n'est certes pas celui de Goethe lui-même, qui a réussi dans son œuvre l'union du génie allemand avec le génie grec – devenant ainsi le génie européen par excellence. Mais cet échec, cette mort d'Euphorion, c'est peut-être au XX^e siècle qu'ils se produiront réellement et

⁸ Cf. G. Bianquis, *Faust à travers quatre siècles*, Aubier-Montaigne, 1955, pp. 28-30.

⁹ Dans l'argument de ce qui devait être un ballet sur Faust, Heinrich Heine consacre de son côté tout un acte à Hélène, l'acte IV (cf. la description qu'il en fait dans *De l'Allemagne* cit., pp. 356-358, et la justification qu'il en donne, p. 373). Au reste, cette œuvre gestuelle et silencieuse préfigure étrangement et fortement le *Faust* muet de Friedrich Murnau.

symboliquement, d'une manière spectaculaire. Nous y reviendrons.

Le Faust de Goethe connaît cependant un autre échec : tout bonnement sa mort. Non seulement il meurt, mais il meurt floué. Car, devenu très âgé, et aveugle, lorsqu'il entend les lémures attachés à creuser sa tombe, il croit que ce sont des bâtisseurs qui lui construisent son palais. Enfin, au comble d'une félicité tout imaginaire, il s'écrie, s'adressant à l'instant qui passe : « Verweile doch, du bist so schön ! » « Arrête-toi donc, tu es si beau ! » Or cet instant est celui de sa fin, qui scelle la ruine de tous ses projets¹⁰.

Cet échec de Faust, cependant, doit être relativisé. D'une part parce que Goethe, à la fin de l'oeuvre, accorde à son héros le salut et le paradis, grâce à l'intercession de Marguerite, elle-même sauvée et rédimée. Mais d'autre part, parce que les transgressions et les crimes de Faust ne mettent pas en cause, dans sa pureté originelle, la formule : « Au commencement était l'action ». Ce n'est pas le **l ogoj** actif et créateur que Goethe condamne, ni le long travail d'interprétation de ce **l ogoj**, qui est la tâche de l'homme européen. C'est plutôt le fait que Faust a négligé de poursuivre cette tâche et de la recommencer sans cesse, et qu'il s'est laissé séduire par les raccourcis de sens que lui offrait Méphistophélès. Du coup, il a choisi de traduire **l ogoj** par Éros, puis par **kratoj**, par « Kraft », comme il l'avait

¹⁰ Cf. Goethe, *Faust*, II, v. 1700. À noter qu'Ernst Bloch voit dans ce vers « le paradigme métaphysique de la plénitude de l'existence qui n'implique plus aucun arrière-monde » (cf. *Le principe espérance* cit., tome III, p. 121). Mais c'est au prix d'oublier que l'instant, justement, ne s'arrête pas, et que Faust meurt.

fait dans un premier temps, lorsqu'il tâtonnait autour du sens du texte de saint Jean. Et cette traduction-là lui est fatale.

*

Mais cette mauvaise interprétation du *l o g o j* n'est-elle pas inévitable, dès lors qu'on s'arroge le droit, précisément, d'*interpréter* le *l o g o j* à sa guise ? Est-ce que la liberté européenne n'est pas trop grande, trop vertigineuse pour que l'Européen ne finisse pas, tôt ou tard, par en abuser ? Et par mourir de cet abus ?

Oswald Spengler, au début du vingtième siècle, est le premier penseur qui, dans son *Déclin de l'Occident*, ait qualifié de « faustienne » l'Europe tout entière¹¹. Spengler aurait sans doute traduit la formule de saint Jean par ces mots : « Au commencement était le *devenir* », car le devenir, la transformation créatrice, le sens du futur, lui semblent caractériser par excellence l'homme européen. Mais d'un autre côté – le titre de son œuvre en atteste – Spengler prédit ou constate le *déclin* ou la mort de l'Occident. Autrement dit, le devenir humain est tout semblable, à ses yeux, au devenir organique : il aboutit à la mort. Et d'une certaine manière, exalter le devenir, c'est exalter la mort. C'est creuser sa propre tombe sans le savoir, comme les Lémures creusent la tombe de Faust ignorant, aveugle, et qui croit vivre. La vision spenglérienne de Faust est crépusculaire.

¹¹ Cf. O. Spengler, *Le déclin de l'Occident*, Gallimard, 1948, t. I, notamment les pp. 179 ss.

Mais cette vision tragique est infiniment mieux approfondie dans le Faust de Thomas Mann, dont le dernier grand roman, *Le Docteur Faustus*, réinterprète de manière impressionnante, et accablante pour le vingtième siècle, l'histoire du héros goethéen. Le Docteur Faustus, c'est le compositeur Adrian Leverkühn, qui pour accéder au comble du génie créateur, pour inventer une musique proprement inouïe, fait à son tour, ironiquement mais réellement, un pacte avec le Diable¹². Son œuvre sera géniale, mais il mourra dans la folie, non sans avoir semé la mort et le malheur autour de lui. La question posée ici est bien terrible : est-ce que le génie créateur, au XX^e siècle, se paie de la démence et de la mort ? Est-ce que le génie est en lui-même une transgression passible de l'enfer ? Cela dit, le pacte avec le Diable, ce n'est pas seulement l'individu Leverkühn qui l'a conclu, mais tout l'Allemagne nazie, qui finit dans la folie après avoir semé la douleur et la mort autour d'elle.

En condamnant Leverkühn, Thomas Mann ne condamne ni le génie ni la création. Mais bien la soif de toute-puissance – que cette toute-puissance soit d'ordre spirituel, comme chez le compositeur, ou matériel comme chez les nazis. Leverkühn écrit une musique inhumaine à force d'être inouïe. Et c'est sa volonté de créer une œuvre totale et totalisante qui lui fait rejoindre la fureur totalitaire du nazisme. Dans les deux cas, ce qui est dénoncé, c'est la « volonté de puissance », pour reprendre une expression nietzschéenne (et l'on sait que Nietzsche, et la folie

¹² Cf. Thomas Mann, *Le docteur Faustus*, trad. fr., Albin Michel, 1950, en particulier le ch. XXV, pp. 284-321, le dialogue de Leverkühn avec le Diable.

de Nietzsche sont, avec le Faust de Goethe, au principe du personnage de Leverkühn).

Mais derrière Nietzsche, n'y a-t-il pas... Wagner ? Thomas Mann, grand admirateur de ce compositeur, n'en était pas moins conscient des dangers que comporte l'ambition de l'œuvre d'art « totale ». Je ne mentionne que pour mémoire l'annexion de Wagner par l'hitlérisme, et d'abord par Hitler lui-même. Il est vrai que Thomas Mann a attribué à Leverkühn un système d'écriture révolutionnaire qui n'était autre que le dodécaphonisme de Schönberg, et l'auteur de *Moïse et Aaron* ne fut pas précisément enchanté de se voir traiter comme un *diabolus in musica*... Mais ne doutons pas qu'au travers des excès de Leverkühn, c'est Wagner, bien plus que Schönberg, que Thomas Mann avait dans la pensée. Et sinon Wagner, du moins l'usage que le totalitarisme a pu faire du maître de Bayreuth, qu'on a souvent traité, à l'instar de Faust, de mage ou de magicien.

Les énergies créatrices les plus hautement spirituelles peuvent être complices du désir de puissance le plus monstrueux et le plus charnel. Thomas Mann a médité, plus audacieusement et plus lucidement que quiconque, sur cette traduction que le Faust de Goethe se proposait à lui-même de la parole de saint Jean : « Im Anfang war *die Kraft* », ou « *die Macht* ». Car il faut le répéter : la puissance que l'homme européen s'est accordée d'interpréter le monde et jusqu'au sacré lui-même, peut aisément se muer en puissance d'asservir le monde et le sacré. L'homme, d'interprète souverain, se fait demiurge tout-puissant, puis dieu destructeur de tout ce qui résiste à ses désirs de savoir, pervertis en désirs de pouvoir.

Thomas Mann s'est tenu si près du Faust de Goethe qu'il a même repris l'épisode d'Euphorion et de sa mort terrible. Certes, Leverkühn ne s'unit pas à Hélène de Troie, et le petit garçon surnommé Echo, qui dans le roman meurt d'une atroce méningite, n'est pas son fils. L'allusion est cependant claire : Leverkühn, même et surtout quand il aime quelqu'un, ne peut que lui donner la souffrance et la mort¹³.

*

Cependant, ce n'est pas seulement chez Thomas Mann que le XX^e siècle consomme la mort d'Euphorion. C'est aussi chez un penseur qui voulut, plus que nul autre, célébrer les noces du génie allemand et du génie grec, mais dont on peut craindre que l'enfant n'ait pas été viable. Ce penseur qui a fait de toute son œuvre une sorte de colossal et impérieux commentaire de la pensée et de la poésie helléniques ; ce philosophe qui a pris soin de déjeuner avec le diable national-socialiste en s'armant d'une très longue cuillère, mais ne s'en est pas moins roussi le visage – cet homme-là, c'est bien sûr Martin Heidegger.

Comme par hasard Heidegger a donné, de l'esprit, une interprétation éminemment *faustienne*. Si l'on en croit Jacques Derrida, l'auteur d'*Être et temps* compte précisément parmi ceux qui ont voulu faire de cet esprit un synonyme de puissance, de « Macht ». Heidegger parle textuellement de « geistige

¹³ Cf. Th. Mann, *Le docteur Faustus* cit., les chapitres XLV-XLVI, pp. 595-618. C'est d'ailleurs durant l'agonie d'Echo, et à cause d'elle, que Leverkühn compose sa cantate sur Faust.

Macht »¹⁴. Or, la « Macht » n'est-elle pas un équivalent de la « Kraft », cette traduction à laquelle un instant s'est arrêté le Faust de Goethe ? Est-ce tout à fait un hasard si Heidegger, en outre, pratique la traduction du grec et l'herméneutique des textes grecs d'une manière agressive – bref, s'il viole Hélène plutôt qu'il ne l'épouse ?

En tout état de cause, il n'est pas abusif, il est même éclairant de décrire l'histoire de l'Europe au XX^e siècle comme l'histoire de Faust, c'est-à-dire d'un esprit qui abuse de son pouvoir, ou plutôt *qui comprend son essence même comme un pouvoir*. Cette outrecuidance peut être purement spirituelle, comme c'est le cas chez un personnage de roman comme Leverkühn. Elle peut aussi prendre l'allure d'une *hubris* temporelle, comme il advint de l'entreprise nazie. Mais c'est la profondeur de Thomas Mann d'avoir compris que le crime temporel est indissociable de la faute spirituelle. Et que tout a son origine dans une méprise sur le sens ultime du *lógoj*. Ce *lógoj* hérité des Grecs et de l'Évangile, et que Faust comprend d'abord comme la force d'interpréter, il finit par le comprendre comme la force tout court.

Le nazisme n'est pas seul en cause, mais bien toute l'Europe et tout l'Occident du XX^e siècle, y compris, on l'a vu, l'Occident communiste. Mais plus encore : Thomas Mann lui-même, dans son *Journal du docteur Faustus*, fait explicitement le lien entre la transgression faustienne et les bombes d'Hiroshima et de

¹⁴ Cf. J. Derrida, *Heidegger et la question*, coll. Champs Flammarion, 1990, pp. 11-143, en particulier les pp. 82-83.

Nagasaki¹⁵ (bombes lancées par l'Amérique, certes, mais qui n'auraient pas existé sans la science européenne). Faust est désormais détenteur d'un pouvoir si meurtrier qu'il rend injustes, ou pour le moins impures, les causes les plus honorables, comme le combat contre les puissances de l'Axe. Comment faire pour que l'esprit faustien ne se renie pas lui-même, et s'arrache à cette force destructrice à laquelle il s'est identifié, sans pour autant perdre son désir et son pouvoir d'interpréter le monde, de l'explorer par la pensée et par l'action ?

*

Telle était la question posée au sortir de la Deuxième Guerre mondiale. Mais il se trouve qu'aujourd'hui (nous le notions en préambule), l'Europe semble préférer, plutôt que de répondre à cette question, se retirer du jeu, et d'une certaine manière, renoncer à être Faust. Renoncer à être la civilisation qui reçoit en partage la liberté et la responsabilité du *logoj*. L'Européen en a trop mésusé, de ce terrible Verbe. Il est échaudé de lui-même, il préfère passer la main. D'ailleurs, il ne croit plus guère au *logoj*, ni à son caractère sacré, ni donc aux transgressions dont il pourrait être à la fois le lieu et l'instrument. Il ne croit plus guère qu'« au commencement était la parole », ni même l'« action ». Il préfère le silence et l'immobilité du pénitent.

Pourtant, *nolens volens*, nous sommes toujours Faust. Ou du moins, Faust demeure en nous. Pour le meilleur et surtout pour

¹⁵ Cf. Thomas Mann, *Le journal du docteur Faustus, le roman d'un roman*, trad. fr., Plon, 1962, pp. 127-128.

le pire. Je songe au Faust alchimiste, transmutateur de la matière et fabricant d'homoncules. Car ces œuvres au noir sont celles-là mêmes que notre temps est en passe de réaliser, à force de technique. Paul Valéry, dans *Mon Faust*, l'étrange texte poétique et théâtral qu'il consacra au héros de l'Europe, le présentait déjà¹⁶. Après le génie atomique, qui nous a permis de découvrir, on sait dans quelles circonstances, la transmutation de la matière, nous en sommes au génie génétique, qui nous permet désormais de *fabriquer* des êtres vivants, ou tout au moins des parties d'entre eux, voire de créer des chimères homme-animal, du moins au niveau cellulaire, et bientôt de rajeunir un corps à l'aide de ses propres cellules métamorphosées en cellules-souches : chaque être est gros de son propre embryon... En outre, la frontière entre espèces, mais aussi la frontière entre vivant et non vivant est de plus en plus contestée, de plus en plus difficile à tracer, de plus en plus superflue – semble-t-il.

Ce qui ne veut pas dire, hélas, que tout est vivant, même l'inanimé, mais le contraire : tout est matière taillable et corvéable à merci, y compris le vivant. Agir souverainement sur lui, singulièrement sur le cerveau pensant, parce que nous le considérons en somme comme du non-vivant complexifié, c'est bien cela que nous prétendons faire désormais, et que nous faisons. Le génie génétique s'accompagne du génie neuronal, qui de plus en plus affirme pouvoir localiser dans le cerveau

¹⁶ Cf. Paul Valéry, *Mon Faust*, in *Œuvres II*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, p. 303. Faust à Méphistophélès : « [les hommes d'aujourd'hui] font mille prestiges que ta magie n'a jamais rêvé d'accomplir ».

malade, et dans le cerveau sain tout aussi bien, les lieux même de la pensée. Ainsi croyons-nous pouvoir ramener cette pensée à l'*action*, au sens le plus matériel du terme : l'action des neurones qui travaillent, tels les lémures de Faust, à nous faire croire que nous vivons, tout en préparant inexorablement notre mort.

Nous sommes donc des magiciens, nous autres habitants du XXI^e siècle. Nous avons plus que jamais avec la vie un rapport magique. Car la technique n'est guère qu'une magie qui réussit, et la nôtre réussit au-delà de toute espérance et de toute crainte. Oui, la technique (je n'ai pas dit la science), c'est la manière dont nous comprenons désormais, consciemment ou non, l'essence de l'homme et de la vie. Le monde contemporain traduit décidément « Im Anfang war das Wort » par « im Anfang war die Technik ». L'ennui, c'est qu'en achevant de s'accomplir, Faust achève de se trahir. Car s'il est un mot qui *ne* traduit *pas* le « I ogoj », ou qui le traduit par un contresens irrémédiable, c'est bien le mot de « technique ». Toutes les traductions auxquelles s'était risquée jusqu'alors la modernité européenne : le verbe, le sens, l'esprit, l'action, voire la force ou la puissance, quoique de moins en moins fidèles au sens originel du mot I ogoj, restaient encore en contact avec lui. Mais toutes ces traductions impliquaient que le responsable ou le répondant du monde était l'homme. La technique, en revanche, contrairement à l'esprit, à l'action et même à la puissance, ne connaît point de sujet qui réponde d'elle. C'est une force, oui, une force qui va... qui va toute seule. En se traduisant lui-même

par le mot de « technique », le **I ogoj** achève donc bel et bien de se trahir, ou de se renoncer.

*

Après la Deuxième Guerre mondiale, Faust n'a donc pas opéré un retour sur lui-même, mais une séparation d'avec lui-même. Il s'est désolidarisé des forces qu'il avait déchaînées, quitte à déplorer son impuissance devant leur fureur redoublée. Il n'a plus voulu être Faust, c'est-à-dire l'homme de l'ambiguïté et de l'interprétation infinie de soi ; il est devenu le Faust technicien, magicien, victime de ses propres sortilèges, mais qui ne peut même plus se donner à lui-même son propre nom.

C'est sans doute l'ultime étape d'un processus commencé dès la traduction du mot **I ogoj** par le Faust de Goethe, lorsqu'il choisit de le rendre par le mot d'« action ». En privilégiant l'action sur la contemplation, Faust privilégiait la conquête sur la quête, la préhension du monde sur sa compréhension. Ne disons pas qu'il privilégiait alors la science sur les arts ou les lettres, car la science, encore une fois, n'est pas la technique. La science est compréhension, voire contemplation du monde, même si elle rend possible la préhension du monde. La science est du côté de la conscience et de la pensée spéculative ; la technique est du côté de la machine et de la magie.

Oui, nous vivons dans un monde magique parce que nous vivons dans un monde technique. Les médias et l'informatique ne sont rien d'autre que des magies, puisqu'en abolissant virtuellement les distances et les délais, elles nous font croire à

la victoire réelle sur l'espace et le temps. Puisqu'en apportant sur nos écrans d'ordinateurs tout le savoir du monde, elles nous font croire à la possibilité de faire nôtre ce savoir, qui pourtant demeure le savoir de personne. Les lémures travaillent, non seulement dans nos cerveaux dont ils sont les neurones affairés, mais aussi dans les ordinateurs dont nous avons fait nos prothèses mentales.

*

Nous nous demandions si Faust peut définir l'Europe d'aujourd'hui, tant il semble vrai que notre civilisation ne veut plus de ses anciens mythes, estimés dangereux et meurtriers. L'Europe ne veut même plus d'une définition d'elle-même, qui la différencierait éventuellement d'autres civilisations, et lui rappellerait trop de souvenirs lourds à porter. Mais ce refus de se définir est peut-être aussi une impossibilité de se définir, précisément parce qu'on a renoncé au *Logoj*, et qu'on s'est placé tout entier sous l'empire de l'anti-*Logoj* absolu, la technique. Faust est toujours vivant, mais il est mal en point.

Cependant, son pouvoir de s'interpréter lui-même, et de le faire toujours à nouveaux frais, demeure intact. Car enfin, même si nous affectons le contraire, nous n'avons jamais cessé d'être le Faust *de Goethe* : nous n'avons jamais cessé de nous interpréter nous-mêmes. Et si nous affirmons aujourd'hui qu'« au commencement était la technique », si donc nous nous faisons l'instrument de nos instruments, c'est encore un choix de notre part, donc un choix révoquant. Et ce n'est pas en

récusant nos mythes que nous nous sauverons du marasme, c'est au contraire en les assumant.

Qu'est-ce que cela peut signifier, cependant, d'assumer nos mythes, et d'accepter d'être aujourd'hui le Faust de Goethe ? Peut-être reprendre conscience de notre rapport singulier au **l ogoj**, ce mixte de profane et de sacré. Faust, en se permettant une traduction nouvelle, une interprétation inédite de la formule de l'Évangile de Jean, s'approprie, en profane, le sacré. Mais *c'est le sacré qu'il s'approprie*. L'esprit, n'est-ce pas le souffle ? Faust est celui qui fait de l'esprit son propre souffle.

Ce rapport singulier à l'esprit, sous le signe de la métamorphose du sacré en profane (on pourrait presque dire, conscient du paradoxe : la transfiguration du sacré en profane), continue de faire de l'Europe une civilisation distincte de toute autre. Non que les autres civilisations n'aient pas accès à l'esprit ! Il serait grotesque de le prétendre, et l'on doit même avouer qu'elles sont souvent plus « spirituelles » que l'Europe (symétriquement, il n'est aucune civilisation qui ne soit, d'une manière ou de l'autre, touchée par le matérialisme. Ni spiritualisme ni matérialisme ne sont l'apanage des Européens). Mais encore une fois, la singularité de notre continent intérieur, c'est d'avoir *mis en dialogue* le spiritualisme et le matérialisme, le sacré et le profane, la contemplation et l'action. C'est d'avoir, si l'on peut ainsi s'exprimer, mis le sacré en mouvement ; d'avoir fait du sacré une possibilité *intime* de l'homme. L'histoire de l'Occident, avant d'être celle des guerres mondiales ou de l'exploitation du monde, c'est l'histoire des manifestations du sacré sur cette terre et dans cette vie, ou de l'infusion

progressive du spirituel dans le temporel : c'est donc l'histoire des sciences, mais l'histoire aussi de la démocratie, du libre examen du réel, donc du progrès social et politique.

Le sacré s'interprète en liberté, se comprend comme liberté. Dans le Prologue du *Faust* de Goethe, Dieu dialogue avec le Diable, et ces deux Êtres Suprêmes, le bon et le méchant, se disputent l'âme du savant désabusé, chacun pariant qu'elle penchera de son côté. Mais si le destin de Faust est l'objet d'un pari entre Dieu et le Diable, c'est bien que ni Dieu ni Diable ne savent ce que Faust va choisir. On pourrait même dire que l'homme est plus libre que Dieu ou Diable, qui sont tout entiers eux-mêmes, bonté absolue ou méchanceté absolue, sans jouir de la liberté de changer de nature. Dieu ne peut jamais être que Dieu, et c'est terrible. Faust, en revanche, peut choisir et se choisir. Cette possibilité de choix est magnifiquement traduite en images dans le prologue du *Faust* de Murnau, qui, pour montrer le débat de Dieu et du Diable, pose le contraste de la lumière et de la nuit, pures l'une et l'autre, avant de suivre le destin tourmenté du héros, qui va cheminer, lui, dans le clair-obscur.

Une certaine doxa craintive ou paresseuse, en Europe, ne veut tout simplement plus entendre parler de civilisations, ni de différences de valeurs, ni de chocs de valeurs : elle se replie sur l'abstention, se réfugie dans le brouillard. Cependant, certains parmi les meilleurs esprits européens ont accepté le défi de donner à l'Europe une définition contemporaine. Mais ils la comprennent alors, à l'instar de Jacques Derrida, comme le lieu de l'accueil à autrui, à tous les autrui ; comme le territoire hospitalier aux civilisations du monde entier – bref, comme la

civilisation de l'Autre. C'est une fort belle définition, mais elle revient à dire que l'Europe a tout à recevoir, et peut-être plus rien à donner. Que l'Europe s'efface devant ses hôtes. Pour ma part, je préfère croire que l'Europe a beaucoup à donner. Je veux bien qu'elle s'efface et je veux qu'elle s'ouvre, au sens où je ne souhaite nullement que Faust reste sa propriété privée. Au contraire, souhaitons que le monde entier soit faustien. Si l'Europe doit disparaître, que ce soit après avoir donné ce qu'elle a de plus précieux, sa conviction que le monde d'ici-bas peut être meilleur et plus libre, que le profane et le sacré ne valent que l'un par l'autre.

*

Mais tout bien pesé, Jacques Derrida continue, lui aussi, de croire que l'Europe existe et doit exister. Car cet accueil à autrui, cette hospitalité, cette ouverture à l'Autre qu'il appelle de ses vœux, c'est une façon d'affirmer l'Europe autant qu'une façon de l'effacer. Pour accueillir autrui, il faut avoir le sens de l'accueil. Or le sens de l'accueil, dans l'acception philosophique du terme, ce n'est rien d'autre que le sens critique et autocritique, le sens de la relativité des cultures, un sens qui précisément s'est développé en Europe, parce que Faust est celui qui, cherchant la vérité, trouve d'abord le doute, la mise en question de soi, la compréhension du point de vue étranger. Faust, parce qu'il se veut l'interprète du monde, est aussi l'inventeur de l'ethnologie et des droits de l'homme. C'est peut-être un paradoxe, mais l'Europe de Derrida, dans le geste même de s'effacer, se révèle plus européenne que jamais. On s'en

réjouira. L'Europe doit accueillir les autres civilisations, oui, mais en échange, ne doit-elle pas leur donner son sens même de l'accueil, ce sens de l'Autre qui la définit dans ce qu'elle a de meilleur ?

Bien sûr, on a dit et l'on répète que si l'Europe spirituelle est accueillie à l'autre, l'Europe matérielle et matérialiste s'est fort bien entendue à refuser l'autre, voire à le détruire. Mais ce n'est contradictoire qu'au premier regard. Cette double postulation, en effet, constitue le personnage de Faust, qui tantôt comprend et traduit le mot *l'obj* comme la puissance d'interpréter le monde et de l'accueillir dans sa différence, tantôt comme la puissance d'asservir le monde, voire de l'anéantir. Souhaitons que triomphe à l'avenir la traduction la moins meurtrière, mais plaidons surtout pour que Faust continue de vivre et de traduire le texte sacré, c'est-à-dire de traduire le monde en humanité. Vaste programme sans doute, mais programme toujours ouvert, toujours réalisable, toujours disponible à notre volonté de penser, à notre intention de changer la vie. « Au commencement était la parole » signifie peut-être : « Au commencement était le possible ».

*